



Joris-Karl Huysmans, photographie de Dornac. Musée départemental Stéphane Mallarmé.

BRUGES¹

PAR JORIS-KARL HUYSMANS

Je relisais, ces jours-ci, *Bruges-la-Morte* de Rodenbach et les souvenirs de cette ville dont il a très habilement rendu le premier aspect se levaient en foule. «Tous les jours y ont l'air de la Toussaint», dit-il ; cette remarque est exacte et il a si bien peint son ciel d'étain, son «eau sensitive, au silence ambigu», moirée par les palmes remuées des cygnes, dégagé le fumet de cire mal éteinte et d'encens qu'exhale son béguinage endormi sur une pelouse, derrière un fossé qu'enjambe un petit pont, que Bruges semble pour jamais fixée en une délicate et véridique image. Cette ville lui appartient, est devenue en quelque sorte son douaire, et sa vue se profile, même lorsqu'il n'en parle point, derrière tous ses romans et tous ses poèmes, comme lui-même se détache sur le fond de ses clochers et ses tours dans un intéressant portrait de Lévy-Dhurmer qui fut exposé au Salon de 1896, à Paris.

Rodenbach fut l'un des plus extraordinaires

virtuoses de ce temps. Sur deux ou trois thèmes qu'il choisissait parmi ceux dont l'originalité n'apparaissait à personne, il brodait les plus délicieuses variations, usant, à tout coup, de comparaisons inattendues, de figures neuves. Que l'on s'imagine un inutile concours de poètes, auxquels on imposerait ce sujet : *les Réverbères* ; tous songeraient que la matière à développer est ingrate et se battraient les flancs pour s'alléger de quelques vers. Lui, se jouait de ces difficultés et alignait, à la gloire des lanternes, sept poèmes improbables et charmants, pleins de rapprochements ignorés, d'analogies qu'on ne soupçonnait guère ; il animait les luminons, les muait en des êtres sensibles dont il racontait ensuite, très doucement, les plaintes.

Il aimait les choses fuyantes, les couleurs indécises, les lignes tremblées, raffolait du mystère des eaux, des sonneries des cloches, des voix du verre qui se brise, des carillons ; il choyait aussi le pas tout à fait bien portant et néanmoins le pas très

malade, qui permet de se dorloter, sans souffrir, dans des chambres closes ; il était, en vers surtout, le chantre des convalescences, le dilettante des musiques lointaines entendues du fond de pièces à peine éclairées par des lueurs de lampes qui se dédorent, à mesure qu'elles sortent du cercle tracé par la cloche parée des abat-jour.

Bruges lui semblait, mieux que toute autre, apte à contenter ces goûts. «Un ascendant s'établit d'elle sur ceux qui y séjournent», écrivait-il ; mais si elle lui fut un fidèle tremplin de rêves, si elle déterminait la vision très spéciale qu'il eut de la vie en art, il faut aussitôt ajouter qu'il ne fut point sa dupe.

Si l'on ne s'en tient pas, en effet, aux apparences, l'on découvre, chez lui, une certaine peur de cette atmosphère éternellement grise et de ces canaux immobiles, et l'on finit, si l'on observe que ces deux volumes *Bruges-la-Morte* et le *Carillonneur* se terminent l'un par un meurtre, l'autre par un suicide, dont il accuse la ville d'être un peu cause, par croire qu'il la jugeait fatale et cachant sous son calme d'emprunt on ne sait quoi de félin et d'étrange.

Et il avait raison de l'apprécier ainsi : de même que toutes les cités mystiques, elle a un endroit et un envers, - et son envers est inquiétant.

En quittant Bruxelles, elle se révèle délicieuse et ayant, seule, conservé l'âme catholique des Flandres ; Bruxelles, avec ses boulevards Anspach, ses fontaines phénoménales, ses églises fermées dès midi, ses illuminations furieuses, le soir, serait à fuir si elle n'avait encore sauvé quelques-uns de ses vieux coins, sa Grand'Place, les salles de son musée, Sainte-Gudule, bien inférieure pourtant aux cathédrales de France ; sa nef part, en effet, sur d'énormes piliers, mais ne s'élève pas ; elle est

pesante ainsi que le peuple qui l'a bâtie ; elle est taciturne et massive et elle n'accueille point. Elle appartient, du reste, beaucoup moins à Dieu qu'aux horribles sacristes qui l'exploitent ; on s'y promène en payant, et l'on ne prie pas.

À Bruges, au contraire, les églises sont ouvertes et l'on y célèbre des Saluts quand vient la nuit. Je me rappelle la sensation de bien-être que j'éprouvai, l'an dernier, lorsque j'entrai dans la cathédrale de Saint-Sauveur. L'on se retrouvait chez Notre-Seigneur et chez soi, au milieu de braves gens. La piété flamande n'avait point le côté silencieux et discret de la nôtre ; ces fidèles se bouscuaient devant l'autel, s'entassaient tous, au même endroit, sans désir d'isolement, mais, une fois installés, ils priaient bien ; l'un de mes souvenirs les plus exquis de cette ville est un chapelet débité, à haute voix dans la chapelle noire de l'hôpital de Saint-Jean ; il y avait là, pressées les unes contre les autres, des femmes agenouillées, vraiment implorantes, et ce chapelet, récité en flamand, prenait dans cette langue une savoureuse ampleur. Il y avait, en même temps, un accent de caresse et de fermeté, une sorte d'affirmation raisonnée dans ces voix qui répondaient, plus lentement et d'une façon plus réfléchie que chez nous, au prêtre ; le côté charmant de la ville s'attestait, le complément de ses canaux, de ses musées, de ses vieilles églises, le côté d'âme du Moyen Âge qu'elle a gardé.

Mais, justement à cause de cela, elle a aussi le diable caché en elle ; et on le sentait, en flânant par ses rues ; elle fleurait à quelques endroits le soufre ; l'encens et le soufre, à doses différentes, ce sont les odeurs contradictoires de la surnoise Bruges. Comme à Lyon, où toutes les hérésies survivent, le satanisme fleurit à Bruges ; et ce vice, elle le porte

¹ L'article consacré à *Bruges* a été repris dans *De tout*, Plon, 1902. En septembre de la même année, Huysmans avait séjourné pour la dernière fois à Bruges. En haut à gauche, légende, légende, légende

dans les plis de sa physionomie, pour peu qu'on la dévisage ; elle se prête une allure douce et avenante, oui, mais parcourez-la dans tous ses sens ; au bout d'une heure de marche, vous vous apercevrez que ses rues vous leurrent : vous êtes parti de tel point et vous y voilà revenu ; en somme, vous avez tourné avec elle ; elle est bâtie en ressort de montre, en spirale, et constamment elle vous ramène là où elle peut se faire valoir, à ses musées, à ses églises ; elle est échotière, telle qu'une dévote ; cependant, si l'on y songe, il serait inéquitable de trop lui reprocher sa double face, car elle subit la loi commune, les extrêmes s'avoisinent et toujours, là où le Seigneur est maître, Satan se glisse.

En dépit de ces manigances infernales qui n'existent précisément qu'en raison du bon aloi de sa piété et en sont, du reste, la preuve, Bruges est, ainsi que je l'ai dit, un havre pour les catholiques que l'impiété de Bruxelles attriste.

Puis elle a de parfaits monuments dont on ne saurait se déprendre : son église Saint-Sauveur surmontée d'une tour massive de briques assombries par les ans, une sorte de forteresse, de donjon militaire qui se dresse dans un cercle de canaux verts ; et aussi Notre-Dame, la chapelle du Précieux-Sang, l'Hôtel de Ville, la Grand'Place. Rodenbach a excellemment décrit leur attitude, je ne m'y attarderai donc point ; tout au plus m'arrêterai-je, pendant quelques minutes, dans cet hôpital Saint-Jean, si intime avec sa vieille porte cochère, ses longs couloirs où passe le costume noir et blanc des soeurs qui se relaient, depuis le XIV^e siècle, pour soigner les malades ; rien ne semble changé depuis tant d'années ; l'on est reculé dans le lointain des âges ; la Bruges charmante d'antan est là, surtout dans l'ancienne salle du chapitre, où s'exhibent les Memling.

Comme toujours, le succès va aux oeuvres faibles et c'est autour de la châsse de Sainte Ursule², peinte à petites lèches, que les Anglais, armés de loupes, se démènent ; c'est fort heureux, car ils laissent l'approche des autres oeuvres de l'artiste, libre. La merveille que cette collection ! Ici, le *Mariage mystique de Sainte Catherine*, d'une chasteté réellement extraordinaire ; là, l'*Adoration des Mages* où je reconnais un personnage entièrement pris à la *Nativité*, de Roger Van der Weyden, du musée de Berlin : - le *Saint Joseph* tenant un petit cierge - puis une *Vierge* offrant de ses longs doigts fuselés une pomme à l'Enfant, nu sur ses genoux ; l'Enfant est un peu vieillot, mais Elle, elle est peut-être la plus belle Madone que Memling ait jamais peinte. L'analyse des traits serait nulle ; l'on ne pourrait inscrire que des cheveux blonds, de grands yeux baissés, un nez long et droit, un front moins bombé, moins large que ceux des autres Mères, et une petite bouche, une bouche adorable, qui est une fleur un peu fripée, avec les quelques gerçures d'un léger gel ; le tout, hors d'une impossible description, est d'une ingénuité, d'une candeur et aussi d'une distinction et d'une beauté qui ne sont déjà plus, malgré la forme restée humaine, terrestres. Et, au fond, je ne sais même pas si Elle est en chair et en os, car son teint a la blancheur des moelles du sureau et son corps est fragile comme une tige. L'âme a étiré, a aminci, a presque rongé sa pâle et délicate gaine, et elle apparaît, si rayonnante, si pure, que les mots se taisent.

L'on voudrait connaître la vie intérieure d'un tel peintre, mais l'on ne sait même pas quelle fut sa vie extérieure. La légende qui faisait de Memling un soldat de Charles le Téméraire, échappé à la déroute de Nancy et arrivant, au

² La châsse fait l'objet d'une description minutieuse dans *Bruges-la-Morte*.



milieu de l'hiver blessé et mourant de faim et de froid, à l'hôpital Saint-Jean qui l'accueillit et le pansa, est controuvé. M. James Weale a démontré, par des pièces découvertes dans les archives de Bruges, qu'il était un bourgeois notable de cette ville, marié, père de trois enfants dont on a noté les noms, Jean, Pétronille et Nicolas. Il possédait en outre deux maisons, payait une rente de neuf escalins à la table des pauvres de Notre-Dame et il prêta de l'argent à la cité pour des frais de guerre : il n'était donc pas, ainsi qu'on l'a cru, un indigent. Il est né on ne sait où, mais l'on n'ignore point qu'il est mort vers la fin de l'année 1495, à Bruges.

Le musée de l'hôpital Saint-Jean étant connu, il n'est pas besoin de décrire, par le menu, ses œuvres et mieux vaut faire halte, pendant quelques secondes, dans le musée de la ville dont presque jamais personne ne parle.

Ce musée est minuscule ; il tient tout entier dans une petite salle, mais il renferme des pièces de premier ordre : d'abord un triptyque de Memling, un *Saint Christophe* et un *Saint Benoît* d'une expression admirable ; malheureusement, les panneaux sont dévernis et gâtés par de sottes retouches ; puis le *Saint Donatien*, de Van Eyck, mais la Vierge est si laide et l'Enfant si débile que, malgré la facture précieuse et les tons opulents de ce peintre, on s'en lasse ; ensuite, un *Jugement dernier* assez bizarre, d'un artiste fort peu connu, Jan Prévost, originaire de Mons et qui peignit en 1525, ce *Jugement* pour la chambre échevinale de Bruges ; enfin, deux tableaux très beaux, d'une saveur très à part, d'une couleur à la fois somptueuse et sourde, le *Jugement de Cambyse*, de Gérard David, un Hollandais, qui vint se fixer, vers 1483, à Bruges et fut sans doute un élève de Memling. Dans l'un de ses tableaux, Sisamne, le juge qui a prévarié,

est étendu sur un chevalet ; on lui a déjà écorché toute une jambe et l'on s'apprête à lui retourner la peau du talon, comme une chaussette. Et cet homme grince des dents, tandis qu'on le juggle et que d'autres bourreaux, vêtus de rouge et de jaune, lui entament un bras et commencent à lui inciser la poitrine. Cette scène de tortionnaires n'a pas cette senteur de basse boucherie dont plus tard les peintres de l'École espagnole s'éprippèrent ; elle est vivante et terrible, mais pas répugnante et vraiment noble.

Ce Gérard David fut un très personnel maître. Le musée de Rouen possède de lui une *Vierge aux raisins*, entourée de saintes femmes, une Vierge toute de mélancolie et de grâce ; elle est noyée là-bas, dans un tas de pannes.

Au lieu de passer leur temps à changer les tableaux de place, les tristes seigneurs qui régissent notre musée du Louvre feraient beaucoup mieux d'échanger cette oeuvre contre autant de panneaux que l'on voudra de l'École de France ; ce serait certainement une révélation pour Paris que cette *Madone*, de David.

Pour en revenir à Bruges et la récapituler maintenant en quelques lignes, l'on peut dire qu'elle est à la fois mystique et démoniaque, puérite et grave. Mystique par sa réelle piété, par ses musées uniques au point de vue de l'art, par ses nombreux couvents et par son béguinage ; - démoniaque, par sa confrérie secrète de possédés ; - puérite, par son goût pour les insupportables verroteries des carillons, - et grave, par l'allure même de ses canaux et de ses places, de ses beffrois et de ses rues.

Mais ce qui domine, en somme, c'est la note mystique ; et elle est une ville délicieuse parce qu'elle est dénuée de commerce et que, par conséquent, ses chapelles sont vivantes et que ses rues sont mortes.

RODENBACH ET MALLARMÉ, UNE ADMIRATION RÉCIPROQUE

Ils s'aimaient beaucoup, c'étaient deux âmes très closes et deux frères consciences littéraires de l'ancienne lignée, des fils de Flaubert, de Baudelaire et de Poe...

Camille Mauclair

Pour la gloire de Mallarmé (1896)¹

*C'est tout mystère et tout secret et toutes portes
S'ouvrant un peu sur un commencement de soir ;
La goutte de soleil dans un diamant noir ;
Et l'éclair vif qu'ont les bijoux des reines mortes.*

*Une forêt de mâts disant la mer ; des hampes
Attestant des drapeaux qui n'auront pas été ;
Rien qu'un rose pour suggérer des roses-thé ;
Et des jets d'eau soudain baissés, comme des lampes !*

*Poème ! Une relique est dans le reliquaire,
Invisible et pourtant sensible sous le verre
Où les yeux des croyants se sont unis en elle.
Poème ! Une clarté qui, de soi-même avare,
Scintille, intermittente afin d'être éternelle ;
Et c'est, dans de la nuit, les feux tournants d'un phare !*

Notes sur M. Stéphane Mallarmé²

Il faut souvent recourir à des éléments extérieurs : une maison, un portrait, un bibelot, pour reconstituer, élucider tout à fait la physionomie d'un grand homme, qu'il s'agisse d'un conquérant ou d'un poète. L'iconographie surtout est précieuse ici.

Est-ce que le *Napoléon au Pont d'Arcole* par Gros n'explique pas tout le jeune chef d'armée, piaffant de génie, ivre de gloire, comme le *Sacre* par David précise l'ordonnateur qui classe, discipline sa cour comme un code, se hausse aux pompes emphatiques d'un nouvel Empire romain ?

Or de Mallarmé nous avons aussi deux portraits significatifs, qui portent chacun la signature d'un maître. L'un, plus ancien, par Manet, qui nous montre le poète assez voisin de nous encore, les traits vivement arrêtés, une moustache drue coupant le visage méditatif, et l'embrouillamini d'une vaste chevelure. Quelque chose d'inquiet et d'inquiétant, le visage soufré d'un orage intérieur, l'air foudroyé d'un Lucifer en habit moderne, comme le Baudelaire jeune peint par de Roy.

Puis voici l'autre portrait, récent, par M. Whistler, où le visage s'est estompé, ouaté. Le bleu très tiède des yeux s'embrume. La moustache aérée s'est fondue avec une barbe courte, en pointe, qui grisonne, et met un floconnement d'hiver au bas de ce visage qu'on regarde comme un reflet, qui semble être vu dans un miroir, vu dans l'eau. C'est le poète comme il subsiste dans la mémoire, déjà en un recul, hors du temps, tel qu'il apparaîtra à l'avenir. A peine un geste de la main plus achevé et qui le rattache encore un peu à la vie, ce geste contourné, d'une inflexion qui lui est particulière pour tenir la cigarette ou le cigare, fumeur continu qui ne veut pas cesser une minute de mettre de la fumée entre la foule et lui. Ainsi il s'isole, s'éloigne de la vie, appartient tout au Rêve.

«Un homme au Rêve habitué...», a-t-il dit de lui-même au seuil de la conférence - il faudrait dire l'oraison funèbre - qu'il consacra à son fidèle ami Villiers de l'Isle-Adam.

¹ Pour la gloire de Mallarmé, Poème de Rodenbach pour l'Album offert à Mallarmé par ses amis en 1897.

² Revue franco-américaine, juillet 1895.

C'est cet homme du Rêve que M. Whistler a exprimé, c'est l'auteur visionnaire, énigmatique, de l'Hérodiade et de l'Après-midi d'un faune, tandis que le portrait de Manet concorde bien avec le sensitif, tragique et exaspéré coloriste des *Fenêtres* et de l'*Azur* :

«*Je suis hanté ! L'azur ! L'azur ! L'azur ! L'azur !*»

Or, ici encore, ce sont les éléments extérieurs qui vont nous faire mieux comprendre l'œuvre. Ce cri d'une cervelle près d'éclater sous la cruauté d'un bleu implacable, c'est le poète jeté en plein Midi, allant vivre à Avignon durant des années (envoyé par l'Université, au sortir des brumes, des grises fantasmagories de Londres où il avait couru, sitôt adolescent et libre. Là, de secrètes affinités, - la loi de son oeuvre encore muette, sa meilleure destinée, l'avaient tout de suite aimanté. Il fallait qu'il se perfectionnât dans la langue anglaise, parce qu'il était voué à nous donner un jour ses admirables traductions de Poe, parce que surtout il devait allumer son âme à cette âme un peu jumelle... Poe avait donné la vraie formule pour le poème «*Il faut une quantité d'esprit suggestif, quelque chose comme un courant souterrain de pensée, non visible, indéfini...*»

Cela équivaut à dire qu'il faut que le poème donne à rêver sur un sens à la fois précis et multiple ; ou encore qu'il ait en même temps plusieurs sens superposés. C'est peut-être ce qui caractérise le plus sûrement les grandes œuvres. Ce signe se trouve dans Poe. Il se trouve aussi dans Ibsen dont les drames ont également ce «courant souterrain» ; et voilà pourquoi ils captivent à la fois le public ignorant et les artistes. Il y a dans eux, en réalité, deux pièces parallèles : l'une qui semble un drame ordinaire, un drame de la réalité et de la vie, se passe de plain-pied avec les âmes des spectateurs ; l'autre, flottant dans les limbes de l'inconscience,

le clair-obscur du mystère, ténèbres animées, brumes où on discerne la vie sous-marine de l'oeuvre, où l'on voit comme *les racines des actes* et qui n'est visible que pour les initiés et les voyants.

Mallarmé, lui aussi, dans ses poèmes a tenté de suggérer le mystère et l'invisible. Or, pour suggérer une chose, il faut surtout ne pas la nommer. Aussi Mallarmé dit : «*Je n'ai jamais procédé que par allusion.*»

Cela ne va pas toujours sans des obscurcissements, parfois volontaires. Les excessifs raccourcis d'idées et d'images auxquels il se complait créent une optique spéciale. En tous cas, il est arrivé ainsi à faire de la poésie sobre, après tant de délayage et cette emphase déclamatoire, cette éloquence de strophes brandies qui est la mauvaise habitude héréditaire de la poésie française. Voici de la quintessence, le suc essentiel, un sublimé d'art, et, dans un flacon d'or pur, très peu d'essence - assez pour parfumer un siècle ! - faite avec des millions de fleurs tuées. C'est une poésie de rêve, si différente de ces redondantes mélodies qu'on appelle la poésie lyrique, où, sans cesse, la tradition se maintint.

C'est pourquoi il faut à ce poète-ci apporter des yeux neufs qui ont laissé se démoder en eux le souvenir de tous vers lus. Les mots chez lui n'ont pas leur sens ordinaire. Est-ce que les mots ne sont pas fanés comme des visages ? Mettons les mots en un tel éclairage qu'ils aient l'air fardé ; et nous créons ainsi l'apparence d'une nouvelle langue, qui sera maquillée, faisandée, une vraie langue de décadence, conforme aux temps où nous sommes. Pauvres mots, qui ne disent plus rien, exténués du même sens proféré. Donc que les mots se taisent ; le poète ne les considère plus que comme des signes qui, par la contexture, par la place occupée, par leur mariage avec tel autre précédemment haï, évoquent des sensations vierges, des sens imprévus. Tout est ellipse, tropes, inversions, déductions précieuses, gestes convexes,

reflets, dans des miroirs, de jardins qu'on ne voit pas. Parfois la condensation reste claire :

*Mon âme vers ton front où rêve, ô calme soeur
Un automne jonché de taches de rousseur...*

Parfois le sens s'enchevêtre, s'assombrit. Une série de vocables rares, d'une lumière inquiétante et trouble, jonchée de pierreries uniques dont la signification n'est pas donnée, pour laisser rêver à quelque collier désenflé de morte ou à quelque couronne, victime d'un rapt ancien, dont l'or s'est évaporé pour des crimes...

Mais n'importe ! Est-ce que le diamant n'a pas aussi des feux seulement intermittents, goutte de lumière bue à chaque instant ; clarté tournante d'un petit phare dans la nuit ; étoile qui clignote...³

Et les poèmes de Mallarmé sont aussi des énigmes de couleur, ce dont la légitimité se prouve, dit-il lui-même, par ce fait que «en écrivant, on met du noir sur du blanc», comme le mystère sur l'évidence.

Quelques-unes des causes qui font ces admirables poèmes un peu rétractés et hermétiques, c'est, par exemple, la suppression fréquente de l'article, de la ponctuation, de toute conjonction. La syntaxe aussi est retorse, renversée, s'influence de la construction anglaise.

Car - nous le voyons de plus en plus - Mallarmé doit beaucoup à l'Angleterre : son goût du rêve, de l'au-delà, son esthétisme, sa syntaxe enfin, sans compter son désir d'introduire partout l'art dans la vie qui provient de cette merveilleuse renaissance de l'art industriel en Angleterre, à laquelle collaborèrent Rossetti, Morris, Crane, tant d'inventifs et précieux artistes. Mallarmé y

³ Il s'agit d'un commentaire du poème dédié à Mallarmé.



James Abbott McNeill Whistler, *Portrait de Stéphane Mallarmé*. Septembre 1892.
Lithographie ; signée b.d. dans la planche ; dédicacée b.g. au crayon «à mon Mallarmé» ; 19 x 15 cm
Tirage à part du portrait qui servit de frontispice à *Vers et Prose*.
© Vulaines-sur-Seine, musée départemental Stéphane Mallarmé.

devait songer pour la France. Naguère il fonda et rédigea seul un journal qui s'appelait *La Dernière Mode*, où étaient promulgués les lois et vrais principes de la vie tout esthétique, avec l'entente des moindres détails : toilettes, bijoux, mobiliers, et, jusqu'aux spectacles et menus de dîners. La poésie aussi, il rêverait de la faire entrer dans la vie, qu'elle s'inscrivît aux murs des appartements, aux vaisselles, aux bibelots ; il lui arriva d'en orner des éventails, l'éventail qu'il a si magnifiquement dénommé «l'unanime pli» :
*Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.*

Dans ces vers de grâce suprême, nous retrouvons (toujours pour expliquer l'œuvre par les milieux et les éléments extérieurs, selon la théorie de Taine) l'esprit très ataviquement et foncièrement français de Mallarmé. Hérité de longue date, car ces lointains ascendants étaient ici de hauts fonctionnaires, et quelques-uns avaient déjà commerce avec le livre, tel celui qui fut syndic des libraires sous Louis XVI et dont le nom se retrouve au bas du privilège du Roi, dans cette édition originelle du *Vathek* français de Beckford, que le poète réimprima, avec le portail d'une préface neuve. Lui-même naquit à Paris en 1842, dans une rue qui s'appelle aujourd'hui passage Laferrière ; et il est naturel, dès lors qu'il apparaisse ainsi, par aboutissement, si tout à fait «vieille France». Il a gardé la bonne grâce, une politesse infinie d'ancien Régime, une légèreté à manier la conversation, et quelle conversation plus lumineuse et florissante que la sienne : cristal et roses ! Toute la jeune génération littéraire l'a écouté comme un précurseur, comme un mage. Une voix savoureuse. Des gestes d'officiant. Et une parole inépuisablement subtile, anoblissant tout sujet d'ornementations rares : littérature, musique (il adore Wagner), art, et la vie, et jusqu'aux faits-divers, découvrant entre les choses de secrètes analogies, des portes de communication, des couloirs cachés. Ainsi l'Univers se recrée dans le poète. L'Univers est simplifié puisqu'il le résume à du rêve, comme la mer se résume, dans un coquillage, à une rumeur. Quelle ingéniosité sans fin, quelles trouvailles incessantes !

C'est surtout de la poésie que Mallarmé a discoursé, avec exquisité et autorité, orientant les esprits, dogmatissant, approuvant avec des réserves ce que le jeune groupe des Décadents et des Symbolistes allait introniser dans la poésie séculaire.

«Il ne faut toucher que par moments au grand orgue de l'alexandrin», reconnaissait-il à son tour.

Pourtant, pour sa propre œuvre jusque dans

ses plus récents vers, il se garda d'aucune innovation, maintenant intacte toute la tradition quant aux mètres, aux césures, aux rimes. Son vers est un vers classique, pour ainsi dire.

C'est que la forme, en vérité, est question toute personnelle, changeante et secondaire. Mais il comprit pour lui-même, et enseigna, que le propre du vers est d'enclorre uniquement le Rêve. De là sa grande influence à un moment où la Poésie venait à rimer des contes, les anecdotes de la vie, de l'histoire, de l'amour. Or la poésie est «la langue d'un état de crise», proclama Mallarmé ; elle ne doit pas vouloir servir à tout, être employée continuellement.

Ces parfaits enseignements, une vie d'une noblesse, d'un désintéressement admirables, ont valu à Mallarmé - outre son œuvre - d'être salué par les écrivains nouveaux comme leur Maître et un chef d'École.

Influence glorieuse, encore qu'elle soit forcément passagère, car sans cesse les esprits dérivent, évoluent, se déprennent, changent, vont ailleurs, comme les vagues dans la mer. En dehors de ce fait momentané, il y a un fait éternel : c'est la beauté, que nul âge ne fanera, de quelques-uns de ses poèmes. *Les Fleurs*, *l'Apparition*, *L'Hérodiade*, *L'Après-midi d'un faune*, et aussi de quelques poèmes en prose, si miraculeusement parfaits : *Plaintes d'automne*, *Frissons d'hiver*, *Le Phénomène futur* - c'est-à-dire presque tout le volume qu'il a appelé joliment *Florilège*, en triant et publiant ainsi quelque chose comme la définitive Anthologie de lui-même, sa flore choisie. Et c'est une flore, en effet, d'un art souverain et durable, faisant suite aux *Fleurs du mal* de Baudelaire. Celles-ci étaient déjà des fleurs de décadence, germées du bitume parisien, bouquet sentant le soufre et le sang, floraison satanique et cruelle, fleurs nées la nuit, mais quand même naturelles encore.

Les poèmes de Mallarmé sont des sensibles de serre, de la serre chaude d'un cerveau en fièvre, plantes à la croissance artificielle et violentée, fleurs de chimie, fleurs comme écloses d'un miroir, rares orchidées qui contiennent tout le Rêve en leur forme équivoque, aux interprétations diverses, et dont on ne sait si elle est un sexe ou un bijou.

Interview de Mallarmé à propos du *Voile* ⁴

M. Rodenbach est un des plus absolus et des plus précieux artistes que je sache. Son art est un art à la fois subtil et précis. Je le compare aux dentelles et aux orfèvreries des Flandres, où la délicatesse du point, l'extrême complication des motifs apparaissent nettement, grâce au fini du travail, - sont, de par l'habileté de l'artisan, de dessin délié et irréprochable. La pensée subtile a trouvé chez M. Rodenbach l'expression qu'il fallait, l'expression subtile, mais exacte qui l'a mise en valeur et, si ténue, l'a rendue palpable. D'autres, avec des perceptions analogues, se contentèrent à moins ; je n'entre pas ici dans les petites querelles. En lisant ses livres, on a l'impression de la sensation fugitive, fixée, piquée, qu'enveloppe et cristallise la phrase sous une forme définitive. C'est surtout un sensationniste. Il perçoit des analogies, il découvre des rapports, on peut dire par le palper, l'ouïe - au point qu'il serait indiscret, mais curieux d'apprendre si la sensation, chez lui, ne suggère pas la pensée...

Faut-il s'inquiéter à présent de l'accueil que réserve à l'art de M. Rodenbach le public de la Comédie-Française. J'ignore ce que c'est que le public. J'ignore la Comédie-Française. Je n'habite pas Paris, mais une chambre ; elle pourrait être à Londres, à San Francisco, en Chine ; vous voyez un homme pour qui Paris n'existe pas. Paris existait

il y a trente ans ; nous allons vers quelque chose, mais quoi ? Aujourd'hui écrire un livre, c'est faire son testament... J'aime M. Rodenbach pour lui-même et la joie que me procure ses livres. La Comédie-Française n'a pas qualité pour le consacrer. Cependant avec un public un peu cosmopolite et snob, déjà préparé aux littératures du Nord, un accueil favorable n'est pas impossible... Il y a dans l'art de M. Rodenbach des lointains, du reculement... Ce sont des choses qui prennent les foules.

La fête chez les Parnassiens ⁵

«M. Mallarmé, tout cérébral, concerté, dandy, ayant, comme Baudelaire, le goût de l'artificiel, ayant le sens profond du rêve.» «Un homme au rêve habitué», disait-il de lui-même en commençant une conférence sur Villiers de l'Isle-Adam. C'est un songeur, un visionnaire pour qui le monde existe peu ou n'existe qu'en tant que recréé par lui. L'Univers ? Il le simplifie par les plus lointaines analogies, les plus extrêmes condensations, des raccourcis d'idées et d'images.

Il met l'infini dans des fioles, ce qui aboutit à des énigmes de couleur, mal déchiffrables pour les uns, délicieuses pour les autres. En tout cas, Renan a dit qu'il n'y a que la poésie pour laquelle l'obscurité n'est pas un défaut. M. Mallarmé, d'ailleurs, écrit des poèmes moins compliqués, qui sont admirables de toute évidence, et des proses comme le *Frisson d'Hiver*, le *Phénomène futur*, d'une splendeur durable parmi les lettrés, ce qui suffit à ce noble poète solitaire, dédaigneux des suffrages quelconques, et qui, dans la vie, est un grand fumeur, «ne fût-ce que pour mettre de la fumée entre la foule et soi», comme il dit aristocratiquement.

G. Rodenbach.

³ *Le Petit Bleu*, 20 mai 1894 et *L'Indépendance belge* ; 21 mai 1894.

⁴ *Supplément littéraire du Figaro*, mai 1895.



La maison de villégiature des Mallarmé à Valvins, actuel Musée départemental Stéphane Mallarmé.

TÉMOIGNAGES SUR LES DEUX POÈTES¹

PAR GENEVIÈVE MALLARMÉ ET ANNA RODENBACH

Lettre de Geneviève Mallarmé aux Rodenbach au sujet de la mort de son père

Valvins par Avon (Seine-et-Marne).

Je n'ai pu écrire encore, mes chers amis, trop d'horrible s'est passé depuis quinze jours.

Jamais votre ami aimé n'avait été si bien portant que cette année, jamais il n'avait été si heureux, et ce rayonnement de bonheur avait frappé tout le monde. En trois jours il nous a été ravi. Il souffrait d'un mal de gorge fort douloureux, mais sans caractère de gravité affirmait le médecin ; tout suivait son cours, quand d'horribles spasmes nerveux, indépendants du mal de gorge, des crises d'étouffement telles sont survenues qu'il nous est resté entre les bras pendant une visite du docteur.

O mes amis, quelle détresse ! Nous n'y pouvons croire encore : à toute minute il nous semble qu'il va entrer avec le sourire divin que vous lui connaissez.

Maman est anéantie et moi je commence à n'avoir plus guère de courage pour la consoler.

La douceur que nous avons ressentie en lisant les belles choses que vous avez dites sur notre cher disparu a été infinie, cher Monsieur et ami.

Le seul prétexte qui nous reste à vivre est d'entendre dire son génie et sa bonté.

Pour Madame Rodenbach et pour vous, nos amitiés désolées.

Geneviève Mallarmé
22 septembre 1898

¹ Ces lettres ont été publiées par François Ruchon dans *L'Amitié de Stéphane Mallarmé et Georges Rodenbach*, Pierre Cailler éditeur, 1949.

² *Le Figaro*, 15 juillet 1903, et *La Flandre libérale*, 17 juillet 1903. Avec quelques coupures.

Souvenirs de Georges Rodenbach

*Témoignage d'Anna Rodenbach.*²

C'est pour ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont aimé, que je vais inscrire mon nom à la place où il mit le sien tant de fois. C'est à l'occasion de l'inauguration de son monument à Gand que j'ose remuer du passé sur ce tombeau commémoratif dédié à la mémoire des années qu'il passa près des canaux silencieux de la Flandre.

Georges Rodenbach n'est pas né à Gand, mais il y a autrefois vécu et ses œuvres sont imprégnées de cette atmosphère où l'on appréhende déjà la tristesse saline de la mer, du grave fleuve qui s'influence du flux et du reflux de la marée et de tout ce que cette sœur de Bruges porte aussi de mélancolie septentrionale dans son nom.

O Gand ! où l'Escaut vert, les canaux, les carillons, les réverbères trouent clairement la brume de ses paysages citadins... C'est là que va prendre place la pensive et obsédante figure, due au ciseau du sculpteur Minne, pour matérialiser un souvenir.

Dans le décor de l'ancien Béguinage, au milieu de ses vieilles pierres, les amis du poète du Silence, les pèlerins de son art iront vers lui... mais ma pensée s'attarde à le revoir dans le petit hôtel du boulevard Berthier où il passa la dernière année de sa vie. On l'aima beaucoup, car on aime étrangement et sans le savoir l'endroit où l'on va mourir. Il répétait souvent : *«Les nouvelles demeures sont pleines d'angoisses et hallucinantes, elles font songer à ces paroles d'Alphonse Daudet : Quand j'entre dans un nouvel appartement, je vois immédiatement la place où l'on posera mon cercueil.»*

Nous eûmes le chagrin de sa mort. Plus tard et coup sur coup nous apprîmes celles de Puvis de Chavannes et de Mallarmé.

«Tous nos amis, disait-il, tous les nôtres s'en vont : vraiment la mort se rapproche bien de nous...». Et nos yeux s'évitaient. Il parlait peu de sa détresse, on la

devina et, dans l'obscurité, il se taisait longuement. Sa nature trop affinée semblait écouter des avertissements invisibles de l'au-delà, qui, ne pouvant s'adapter à nos expressions humaines, venaient ébranler les parois de son âme. Voulant expliquer l'ambiance inquiète, je songeais : *«Les paons de la décoration murale nous narquent avec les multiples regards étalés dans leur plumage ; ils ont un orgueil qui appelle l'humilité des séparations.»*

«Nos meubles Empire doivent porter malheur ; ils ont d'une époque qui a connu trop de désastres - l'apothéose du désastre ! - leur style repris à des âges antiques est mystérieux ; cela traîne trop de passé après soi...»

«Il est préférable de vivre dans des meubles sans histoire, sans influence - des choses neuves aux âmes amies, qui retiennent vite l'image du bonheur...»

Lui, résigné, plus blond dans le soir cendré, regardait fixement, par la grande baie ouverte, passer rapides des troupeaux en route vers les rouges abattoirs, sous la sanglante approbation du couchant.

Puis les couples du soir s'avançaient et s'attardaient avant de se perdre dans la nuit. Dans la vision des choses humaines, il voyait intensément tous les accomplissements. Il fut un averti, mais un averti redoutant de perdre la mélancolique offrande de la vie, les larmes de la joie et la tristesse latente de toutes les tendresses ; il goûtait amèrement un bonheur menacé.

Pendant la maladie qui devait l'emporter, il aimait à regarder, de son lit, le paysage blanc se déroulant au-delà des fortifications. Notant des vers, lisant un peu, il s'informait des livres parus. Les travaux de notre installation continuaient à l'intéresser, car le petit hôtel du boulevard Berthier avait le charme discret de n'être jamais achevé. Ses amis venaient beaucoup le voir ; nous attendions avec certitude la guérison proche et rien de lui n'était changé. C'était toujours la même familiarité mondaine, une bonne grâce parfaite quoique peu empressée,

un léger recul dans une politesse sûre, un à-propos net en toute circonstance, n'oubliant rien de ce qu'il fallait dire, observant sans appuyer, sans insister, avec la sécurité foncière des justes limites. Son allure un peu hautaine s'estompait d'une douceur blonde et de concessions aux opinions des autres qu'il respectait avec l'attention indifférente que l'on témoigne aux étrangers. Sa conversation étincelante avait le souci de n'accaparer personne ; il savait très bien écouter. Seules, la passion de son art, l'affection, l'admiration étaient chez lui violentes, toujours durables, et jamais aucun mensonge ne passa dans sa bouche - jamais !...

Le soir de Noël, dans le son des cloches et la rumeur d'une joie lointaine, ses regards nous quittèrent, puis il cessa tout à coup les gestes de la vie. On me dit : « Il est mort », et quoique la chose parût monstrueuse, sinistre, impossible, il a fallu la croire... Les meubles Empire, plus rigides dans la nuit, étaient affreux, les grands paons dormaient aux murailles éteintes ; les pierreries des bijoux ne captaient plus de reflets vénéreux. J'ai senti que l'« Intruse » était partie emportant toute sa proie, en ne laissant dans une effigie humaine que le spectre de la beauté du disparu.

Des appels, des cris, des voix étouffées, des sanglots, des gens préparant à la hâte le suprême vêtement de la tombe, des portes ouvertes et refermées brusquement, l'escalier plein d'amis entrant dans la maison ou en sortant, tout en respectant le silence de la chambre hermétique et mortuaire, avaient troublé le sommeil de notre fils endormi dans une pièce voisine... A côté, derrière une porte fermée, dormait aussi quelqu'un : quelqu'un qui ne répondait plus et qui, dans un immuable sommeil, venait de commencer, silencieusement - immensément - le songe d'une autre nuit de la Nativité. Ce fut un soir lugubre où, comme le dit Alphonse Daudet, « les lampes éclairent mal », où tout paraît englouti, et pourtant je ne me rappelle

rien aussi exactement que ces sombres moments. Le mécanisme de ma mémoire a, dans une lucidité inconsciente, enregistré sur le même plan des puérités, des choses essentielles - et tout s'est cinématographié dans mon souvenir ineffaçablement.

Souvenirs du temps où Mallarmé vivait ³

Par Anna Rodenbach.

Je ne commencerai point par faire l'inventaire mobilier du petit appartement où, rue de Rome, Mallarmé vécut avec sa famille. Dans la salle à manger, de plafond bas, où se réunissaient les disciples, on le sait, la lampe à pétrole d'une suspension diffusait une lumière avare; on sait aussi que le poêle de faïence blanche embotté dans un des angles de la pièce avait la porte en cuivre de son chauffe-assiettes bien astiquée, que la petite pendule de bronze, ornée de fleurs en porcelaine de Saxe, bénéficiait d'un traitement de faveur sur la cheminée de la chambre de Mme Mallarmé. Le tapis, je l'ai, comme sous les yeux, dans mon souvenir. Il était de la Savonnerie : une couronne de roses entrelacées d'un ruban bleu en formait le milieu, le même motif était répété, en réduction, aux quatre coins. Il accusait son âge, du XVIII^e, si le fond vert acide et marron obscur n'avait semblé le pousser vers l'Empire. Il était de transition. Malgré l'état délabré dans lequel elle l'avait acheté sur le carreau du Temple, Mme Mallarmé, toujours fière de l'avoir découvert, nous en disait le prix très amusant : cent sous. Combien de temps a-t-elle dû passer à le réparer ! Les meubles, pour autant que je m'en souviens, prennent dans mon esprit un aspect plus sentimental que documentaire. A part les très beaux tableaux que l'on voyait sur tous les murs : le portrait du poète par Manet, celui de sa fille Geneviève par Whistler, un paysage de Monet, une toile de Berthe Morisot, un Odilon-Redon... J'en passe, c'était un délicieux bric-à-brac, mais

constituant un ameublement plutôt disparate. Mallarmé s'en expliquait ainsi :

« Un meuble bien choisi dans une belle époque suffit à lui seul pour en évoquer tout le luxe... Rue de Rome, les réunions du mardi soir sont loin de ressembler aux soirées artistiques et littéraires des salons parisiens où chacun peut glisser son opinion. Ici, on se tait. Le Maître, souvent debout, les talons soulevés pour se grandir, parle en s'écoutant : il officie presque... »

Mais, quelquefois, pour se reposer, il tendait la perche : nul ne se serait permis de la saisir. Si quelqu'un l'eût osé, les regards de toute cette jeunesse ardente et silencieuse l'eussent foudroyé. Celui qui se serait cru, par un geste évasif du maître, invité à prendre la parole n'avait, pour se dérober, qu'à regarder attentivement un autre beau portrait du poète par Renoir, comme voilé dans la pénombre. Il est dix heures, le conférencier vraisemblablement doit être très fatigué : c'est alors que Geneviève, charmante, apparaît portant des grogs chauds sur un plateau. Tout le monde est debout : c'est le signal du départ. Un instant après, on se sépare.

On a beaucoup écrit, beaucoup épilogué sur la vie et l'œuvre de l'auteur de *l'Après-Midi d'un Faune*, mais personne, jusqu'ici, ne nous a nommé la sombre étoile qui, par des chemins inexplorés, l'a orienté vers la gloire.

Après les vers faciles de ses débuts, l'emprise baudelairienne, et ses attaches avec le Parnasse, comment expliquer cette brusque bifurcation, cette brisure ? Par son harmonieuse conjugaison des ténèbres et de la lumière, peut-être s'est-il associé instinctivement au rythme terrestre du jour et de la nuit ? Non, sa pensée ne procède pas de l'instinct : ce n'est que par un travail obstiné qu'il arrive à la formuler.

L'anglais fut un élément troublant introduit dans sa vie. Comme il ne fut pas initié à cette langue dès son jeune âge mais quand sa formation française était achevée, et quoiqu'il eût fait, plus tard, de longs séjours à Londres et publié de savantes traductions de plusieurs grands écrivains de langue anglaise, cette langue était restée, chez lui, à l'état secondaire. Il ne la parlait pas *fluently*. Ses premiers essais ne purent être faits que par le mot à mot, et la traduction littérale de certaines phrases, de locutions idiomatiques, n'amena sous ses yeux qu'un texte insoupçonné. Peut-être a-t-il compris que le français recelait encore un sens irrévélé ? Une porte s'ouvrit toute grande sur un horizon inconnu. Il a cherché. En torturant un peu la phrase - si j'ose dire - par le déplacement des synonymes, le renversement du jeu des images et s'aidant d'une syntaxe assortie, il a trouvé la piste. Le dogme grammatical l'inquiétait ; il y a touché ; non, croyait-il, pour le réduire, mais pour l'assouplir, l'adapter à son système - si j'ose employer ce mot - et pour l'agrandir.

Ne disait-il pas un soir à un général, dans un salon parisien, chez Mlle Normant, la sœur d'Henri Roujon :

« Nous aussi nous défendons un territoire et, comme vous aussi, nous l'agrandissons. »

Il a cherché ; il a découvert une poésie secrète, telle une profonde fontaine à demi tarie sur un lit de gemmes obscures ; ce n'est qu'un furtif rayon de soleil qui en allume la splendeur.

N'importe, il fut un maître ; il vint à son heure, son génie apparut dans le destin des lettres françaises pour freiner la banalité qui ne s'y faisait que trop sentir. Son art est un exemple plus qu'un enseignement. Certes, il eut des disciples, mais ceux qui l'ont suivi n'ont fait que porter leurs pas

³ Le Journal de Genève, supplément littéraire, 20 et 27 novembre 1943.

dans l'empreinte exacte des pas mallarméens. Aussi, sur la stèle idéale qui s'érige dans la mémoire humaine pour y porter les grands noms, on voudrait y lire : A Mallarmé seul.

C'est dans une petite maison des champs, ou plutôt dans le logement qu'il avait loué, que Mallarmé semblait le mieux vivre. En cette nature, exclue de ses écrits et comme retrouvée, délivré du fardeau de la vie, pour lui étriquée, de Paris, il était heureux. D'une simplicité charmante, à Valvins, il parlait à tout le monde et comme tout le monde. Y travaillait-il ? On le disait. La plus grande partie de son temps devait être absorbée par sa correspondance, car il répondait aux lettres de tous ceux qui recherchaient l'honneur de lui écrire, et ils étaient nombreux. Aussi ses autographes ne doivent pas être rares. Du moins je le suppose.

Il me souvient d'un séjour que nous fîmes, Georges Rodenbach et moi, au bord de la Seine, dans une villa que Nadar nous avait louée pour quelque temps. De là, on pouvait voir le poète, dans sa yole, tendre la voile avec dextérité. Jamais il ne se laissait aller à la dérive au gré du courant ou de ses songes. Le «maître après Dieu» à son bord, tout le temps, louvoyait. Il fuyait la facilité.

Un soir qu'il était venu avec «ces dames», ainsi qu'il les nommait, partager familièrement notre simple repas, Geneviève demanda gentiment à notre fils, alors âgé de quatre ou cinq ans, de lui réciter une fable. Au lieu du *Maître corbeau sur un arbre perché* que nous attendions, le bambin se mit à enchaîner un tas de mots sonores dénués de toute signification, sur un ton déclamatoire et dans un rythme vaguement alexandrin venant on ne sait d'où. Mais qui n'a parfois entendu lire à haute voix des vers dans la maison d'un poète ? L'enfant, à son insu, s'en était-il inspiré ? Comme Georges Rodenbach, en souriant, faisait taire le jeune récitant, Mallarmé intervint en disant :

«Laissez-le dire, c'est à son âge que l'on parle, plus tard, en parlant, on écrit...»

Les séjours de Mallarmé à la campagne se prolongeaient de plus en plus ; débarrassé du cours d'anglais qu'il donnait dans un collège de Paris, il envisageait le temps où il pourrait s'installer définitivement dans sa villageoise demeure. Ce fut par un jour doré de la forêt de septembre qu'il disparut pour toujours.

Plus tard, il m'arrivait parfois d'aller passer quelques jours dans une petite auberge avoisinant la maison où Mallarmé mourut ; sa fille en avait fait l'acquisition après son mariage avec le Dr Bonniot.

Je revois son visage qui, les traits se précisant avec l'âge, ressemblait de plus en plus à celui de son père. A tout instant passaient dans la conversation ces mots : «Père n'aurait pas aimé...» ou encore «Père n'aurait pas approuvé...». Pour elle, il n'était pas entièrement disparu, il vivait toujours dans une atmosphère imprécise, comme à l'état d'une présence surnaturelle. Je crois entendre aussi la chute, amortie par le gazon desséché, des fruits d'or, touchés de violet, du mirabellier auprès duquel nous étions assises... Je l'écoutais plus silencieusement encore quand, dans ses réminiscences mallarméennes, quelque détail s'introduisait fortuitement, touchant un passé qui était aussi le mien. Mme Mallarmé, pour être plus résignée, n'en était pas moins attachée au souvenir du grand disparu. D'origine étrangère, encore qu'elle habitât la France depuis longtemps, elle parlait toujours un français difficile. De ce fait, elle ne pouvait suivre que très approximativement la pensée de son mari. Mais elle lui fut une Compagne admirable. Par ses qualités de discrétion, de prévoyance, elle équilibrait le modeste budget du ménage de façon que le poète ne s'aperçut pas trop de sa précarité. Peut-être fit-elle davantage en ne le comprenant pas.

Les années s'écoulèrent. Je revins à Valvins peu de temps avant la mort du Dr Bonniot. Il s'y était retiré avec sa seconde femme. Le docteur était miné par ce mal mystérieux dont ont souffert les radiographes de la première heure. Ainsi que beaucoup de ses confrères, il n'y avait pas échappé. Ceux qui vinrent après eux furent épargnés grâce aux leçons de l'expérience. Il avait les mains toutes couturées de cicatrices.

Si, dans les entours de la vieille maison, rien n'était changé, il n'en était pas de même à l'intérieur de l'historique demeure. Je ne retrouvai plus les anciens meubles, certains objets d'art avaient disparu. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, ont dû être légués et l'on sait que le gendre de Mallarmé a exécuté rigoureusement et pieusement les dernières volontés, verbales ou écrites, qui lui ont été laissées. De même, durant toute sa vie, il a servi, dans le plus pur esprit mallarméen, la grande mémoire qui lui était restée chère.

Le maître du logis était visiblement préoccupé, certaines réticences dans sa conversation donnaient à penser que son inquiétude venait de la façon précaire dont il avait dû assurer sa vieillesse. Cela toutefois n'est qu'une conjecture; tout ce qu'il a pu faire dans ce sens ne regardait, à coup sûr, que lui seul. Mais je ne retrouvais plus chez lui, chez eux, cette ambiance apparentée à celle qui régnait jadis dans le petit appartement de la rue de Rome.

... Au déjeuner, il y avait un poulet au curry dont je connaissais la saveur puisque Madame Mallarmé m'en avait donné, naguère, la recette. On servit aussi, comme autrefois, les «fraises des quatre saisons» du jardin. Mais la jeune femme qui se trouvait devant moi, dévouée, entourant de ses soins son mari malade, ce n'était plus la même, ce n'était pas la fille de Mallarmé, ni celle

qui, durant de longues années, fut mon amie et qu'à Paris j'avais dû revoir pour la dernière fois, étendue sur son lit de mort. Malgré l'accueil empressé qui m'était réservé à la table amie, je revoyais d'autres visages : ceux du passé. Quand je me retirai, Bonniot m'accompagna jusqu'à la gare, exsangue, la démarche saccadée, l'esprit absent. J'ai compris qu'il était perdu.

Mallarmé et les siens reposent dans le petit cimetière de Vulaines, je crois, de Samoreau peut-être - au soir de la vie, les souvenirs s'estompent. Si j'hésite quant aux noms, je revois la dalle funéraire. Si j'avais sous la main les notes prises jadis, je pourrais apporter plus de précision et, pour soutenir mon texte, me servir d'autographes, lettres, inscription sur éventail, quatrains sur enveloppe versifiant l'adresse : vers encore inédits, d'un travail curieux, qui, tout en rappelant la facture hautaine du maître, n'en participent pas moins des jeux de l'esprit.

Par la pensée, revenons à «Valvins par Avon» ; c'était l'adresse. Les jeunes poètes qui, dans l'avenir, y porteront leurs pas suivront, le pont traversé, le chemin au bord de l'eau qui mène à la maison délaissée. Il y demeure un souvenir vivant comme une présence. Le souvenir de celui qui, malgré sa dissidence littéraire, ne peut se détacher du groupe des écrivains illustres formant un règne dont la France, toujours, sera seule à pouvoir ceindre le diadème.

En songeant à Mallarmé, pourquoi donc, aujourd'hui, sans les nommer, évoqué-je d'autres visages contemporains de Georges Rodenbach et de ma lointaine jeunesse ?⁴ Parce qu'il faut se souvenir et se ressouvenir. Et peut-être aussi parce qu'il faut que les femmes pleurent...

⁴ Anna Rodenbach a plus de quatre-vingts ans lors de la rédaction de ces souvenirs.